

4 C 91

FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

LES BATTUS

PAYENT

L'AMENDE

OU

LES JACOBINS JEANNOTS.

BIBLIOTHEQUE
DE
L'ETAT

Du courage ! de la dignité ! il n'est aucun ennemi
qui osera nous attaquer.

CARATTE, pénultième séance des Jacobins.

L'abomination de la désolation, prédite par un
grand Prophète, est tombée sur le *Sancto Sancto-
torum*. Tels qu'autrefois les disciples de Jésus
de Nazareth, ceux de Maximilien d'Arras,
lieu non moins miraculeux que Béthléem, après
avoir été honnis, conspués, vilipendés, vien-
nent d'être..... Quoi ? Des grossiers
diraient: honteusement chassés de chez eux ;
mais, moi qui ai lu ma civilité puérile, je dis,

2
priés instamment d'entrer dehors. *C'est bien plus honnête.*

Lecteurs ! vous attendez peut-être de me voir soutenir ce ton jusqu'au bout ? Vous vous tromperiez. Il faut bien s'accomoder à la frivolité française pour se faire lire. Un pamphlet ne se débite qu'autant qu'il porte un titre piquant, qui donne à espérer que le dedans fera rire, et nous en sommes à ce degré de réformation de nos mœurs, que nous ne voulons encore révolutionner qu'en jouant. Il faut que l'écrivain philosophe qui veut faire passer quelques instructions ou réflexions utiles, se prête à ce caractère. Les vérités politiques les plus importantes ne seront pas apperçues si elles ne sont glissées dans l'enveloppe des madrigaux et des épigrammes ; bientôt peut-être on sera réduit à falloir les couler avec des paquets de bonbons, et l'on trouvera la morale républicaine dans les pastilles à devises.

Il faut donc se conformer au goût national. L'ami Fréron l'a dit : » La pensée, véritable » Prothée, s'échappe de tous les liens, de toutes » les chaînes dont on veut l'entourer. » (*Orateur*

du Peuple N°. 29.) Dans le nombre de ces chaînes , de ces liens , ce ne sont pas les plus faibles à vaincre que ce penchant exclusif des français pour les choses *drôles*. Eh bien , citoyens , je ne trouve pas de meilleur expédient que de vous attraper , pour vous fixer malgré vous sur les objets qui vous intéressent le plus. Ainsi donc , vous avez lu un titre saillant et ironique , une épigraphe et un exorde de même ; vous n'avez pas retourné le feuillet , et mon pamphlet est acheté sur la foi du début dans l'attente que le reste s'ensuivra. Point du tout. Ces prémices ne sont que de la contrebande. L'écrit est dans vos mains et c'est tout ce que je voulais. Il faut bien à présent , vous résoudre à lire du sérieux et de la morale , ou tout au moins du comi-tragique : car je ne trouve pas avec tout le monde purement plaisante cette histoire des Jacobins. Elle ne l'est que quant aux individus ; mais elle est peut-être alarmante quant aux principes. Distinguons soigneusement ces deux objets. Égayons-nous , si nous voulons , par quelques lazzi sur la malencontre de certains individus ; mais revendiquons et défendons courageusement les principes. Que es pamphlétaires et les pamphlets , que , pour

pour leur futilité habituelle, on a coutume de regarder en pitié, deviennent enfin bons à quelque chose.

A considérer nuement la séance de la société-mère du 19 brumaire, il y a de quoi en effet réunir petits et grands, sous la bannière de Démocrite. Le moment où l'orage éclata, fût précisément celui, où Lanot donnoit une répétition du verset tant rebattu, depuis la fin malheureuse du grand pontife et empereur: On ne peut se dissimuler, dit Lanot » que le patriotisme est aujourd'hui attaqué par l'avis » tocratie. Après la chute de Robespierre, il y » a eu, dans toutes les parties de la répub- » blique, une réaction funeste, et les patriotes ont été persécutés. » Cette jérémiade en langue jacobite, n'est peut-être pas trop intelligible à qui n'entend point couramment l'ancien langage. En voici la traduction: » le sancto-isme, le furorisme, est aujourd'hui anéanti. » la masse des hommes qui préfèrent » anti par » après la chute de notre cher maître » la justice. A » y a eu, dans toutes les par- » en barbarie, » ligue, une réaction funeste, » ties de la répub. » aux nos freres, tous les » et tous les tyrains.

» petits oppresseurs, les égorgeurs en détail,
 » élevés à son école et à la nôtre, ont été
 » traversés dans leurs missions honorables qu'ils
 » remplissoient avec tant de zèle. » Cet exé-
 crable discours, étoit le résumé de toutes les
 adresses qu'avoit offerte la correspondance de
 Jacobins, lors de sa grande activité : » Main-
 tenez la terreur, (écrivaient les Sbirres de
 Robespierre disséminés sur tous les points
 de la république, et qui maîtrisaient par-tout
 les sociétés populaires); sans elle, sans cette
 salutaire terreur, nous périssons, et nous ne
 répondons pas que les amis de tant de fran-
 çais que nous avons opprimés, ne nous op-
 priment à leur tour, où plutôt que les vic-
 times innombrables que nous avons faites, ne
 trouvent des vengeurs. » Le Jacobin Lanot, en
 mettant à la discussion pour la millième fois,
 cette collective requête et les moyens d'y faire
 droit, méritait sans doute d'attirer sur lui et
 ses pareils, les malédictions de la providence.
 Il faut bien qu'elle existe, et j'y crois depuis
 que j'ai vu en cette occasion, un miracle que
 je ne puis attribuer qu'à elle. Les tytans sem-
 blèrent déchainés à l'instant même pour punir
 l'insulte aux dieux et aux hommes. Une

grêle de pierre tombe dans l'enceinte jadis sacrée. Alors la terre trembla, la lumière s'obscurcit, la voûte du temple se déchira en deux, les cœurs se fendirent, et les dévotés du grand Maximilien crurent voir l'Anté-Christ. Elles implorèrent l'Être suprême, mais il fût sourd. A bas les Jacobins, crient des envoyés de dieu ou du diable, on ne sait ce que c'était; mais toujours, étaient-ils armés de bâtons et d'autres effroyables instrumens. C'est bien avec raison que la société décida tout de suite que c'étaient des coupe-jarrêts.

Fayau, brave comme un des quatre fils Aymon, s'élance à la tribune: » On voit de toutes parts (s'écrie-t-il) les contre-révolutionnaires, (c'est-à-dire, les ennemis des égorgeurs) attaquer les amis de la liberté et de l'égalité, (il fallait ajouter, *et de l'humanité.*) Il n'est pas étonnant qu'ils aient aujourd'hui l'audace de venir nous insulter jusques dans cette enceinte. Dans toutes les crises révolutionnaires, le peuple de Paris s'est montré avec dignité, (mais ceci est-il bien une crise révolutionnaire?) il sera aujourd'hui ce qu'il fût lorsque les chevaliers du poignard voulurent l'assassiner, (on n'assassine pas ici le

peuple de Paris, et vous êtes tout au moins ridicules en voulant l'enflammer pour l'identifier à votre cause.)

» Rappelez-vous , citoyens de Paris , les serments que vous avez faits , *c'est toujours Fayau qui parle* , ils sont sacrés pour des républicains ; vous avez juré de sauver la liberté , ou de périr . (Oui , disent les citoyens de Paris , mais il n'y a dans ce serment-là , rien pour les Jacobins) . C'est ici , que la liberté sera sauvée , ou que nous mourrons tous . (Mourez .) Les armes de vos ennemis , (quels ennemis ? Sont-ce les vôtres ? Dans ce cas , ce ne sont point les nôtres) Les armes de vos ennemis se sont émoussées contre le bouclier de la vérité , et l'attitude de la Convention , a rompu leurs mesures . La Convention , toujours digne du peuple qu'elle représente , ne reconnaîtra jamais que les principes et la liberté . (Tu appelles la Convention à ton secours ; vas-t'en voir s'ils viennent .)

» Elle sera éclairée sur la dernière ressource qui reste à nos ennemis . Comment se fait-il donc , que ces mêmes hommes , qui paroissent être si humains ? (Ha ! ha ! vous vous décédez

en ridiculisant ainsi l'humanité, et en reconnaissant vos ennemis, par ceux qui s'opposent à votre système d'inhumanité). Comment se fait-il, qu'ils demandent aujourd'hui le sang des français? (vous Vous trompez, ce ne seroit dans tous les cas, que le sang des marchands de sang).

« Que les Jacobins soient fermes et inébranlables, et la liberté ne pourra souffrir aucune atteinte! . . . » Cette manie d'identifier la liberté avec les Jacobins! La liberté seroit bien mal avisée, si elle avoit remis son sort entre leurs mains.

Si elle devoit périr ici; notre devoir nous commande de périr avec elle. (A voir votre dévouement pour la liberté, on devineroit que vous la jugez comme faisoit Mirabeau. „ La „ liberté, disoit-il, est une garce, qui ne se „ couche que sur des monceaux de cadavres. „ Je reconnaitrois effectivement en elle, cette prostituée atroce, si elle choisissoit ses amants dans les porte-poignards).

Nouvelle pluie de pierres. La liberté apparemment s'est indignée de l'hommage infect

du Jacobin Fayau, elle aura soufflé à l'oreille du maître des dieux, demandé et obtenu vengeance. Elle montre par-là qu'en effet, elle n'est pas la furie teinte de sang, que les scélérats nous désignent pour être elle.

» Du courage ! de la dignité ! s'écrie alors Dom Quichotte Caraffe, il n'est aucun ennemi qui osera nous attaquer.) Non, on n'osera ! on ose, mon pauvre Caraffe.

Fayau regrimpe sur le cheval Bayard. « C'est au moment, dit-il, où nous nous occupons de partager la joie de nos défenseurs qui ont pris Maestricht (Bon patriote, vraiment !) et que nous parlions de faire rendre la liberté aux patriotes opprimés ;) on entend que c'est aux Satellites du terrorisme opprimés.) C'est dans ce moment que l'on vient nous assaillir. (Ah mon dieu, mon dieu.)

Nouvelle averse de pierres.

Les grandes occasions font les héros. Fayau ne se déconcerte pas.

» Ce ne sont, continue t-il, que quelques scélérats qui s'agitent autour de la salle, nous ne craignons pas leurs coups. (Ce que c'est que d'avoir du cœur.) Au reste

sachons mourir, s'il le faut (bravo, belle résignation ;) sachons mourir sous les coups des ennemis de la liberté, et restons calmes à notre poste. (C'est édifiant !)

Mouvement sublime. La société se lève en masse, en criant : *Vive la République.*

Diversión ingénieuse. Un membre promène le bonnet de la liberté au bout d'une pique, et de nouveaux cris : vive la République, vive la Convention, se font entendre.

Cette manœuvre ne dérouté pas les assiégés : nouvelle salve d'artillerie à travers les vitres.

Les forces de l'homme ont un terme. Fayau n'en peut plus. Un nouvel athète monte à la brèche, c'est Dubarran. Le feu du courage anime ses traits. Il parle, mais il ne dit pas grand chose. Il est succédé par Gaston qui avec lui spadassine en copiant Fayau. Ce sont les trois Horaces qui combattent de la même manière et ne sont pas vainqueurs. Le président répète aussi l'acte de résignation bien édifiant du premier preux : » Pêrissons, s'il le faut, mais ayons le courage de la liberté jusqu'au dernier

moment. » On n'est pas certainement plus brave : Mais il fallut apparemment succomber au nombre d'ailleurs les assaillis n'avaient point l'avantages de la position et du lieu , ce fut une surprise , une vraie trahison ; ils étaient dans un lieu clos et fermé : les aggresseurs au contraire avaient leurs coudées franches , étaient en mesure de voir venir le vent. La société envoya bien quelques voltigeurs auxiliaires pour connaître la force et les dispositions de l'ennemi , afin d'établir les siennes en conséquence : mais ces observateurs qui eurent l'imprudence d'engager quelques escarmouches , n'eurent pas lieu de s'en féliciter , et ils rapportèrent de forts mauvais renseignements à leurs commettants. Tant il y eut que le désordre s'en mêla ; que bientôt les assiégeants obtinrent un avantage décisif. Ils eurent le champ de bataille et accessoires. Enceinte et tribunes , furent à leur disposition. La citoyenne Crassous , épouse du président de ce nom , et avec elle d'autres héroïnes d'un naturel sanguin , qui raisonnaient du patriotisme en furibondes , qui ne savaient bien décliner que les cinq à six mots féroces qui constituent le code de la terreur , qui enfin étaient à mille lieues des vertus de Cornélie avec lesquelles j'ai dit ailleurs que je

ne serais point fâché de voir nos femmes entrer pour quelque chose dans l'intérêt des affaires publiques; la citoyenne Crassous, dis-je, et quelques unes de ses dignes compagnes, furent avant la levée de la séance honnêtement flagellés. La cérémonie faite, chacun s'en fut coucher. » Les ombres de la nuit favorisèrent beaucoup de gens, fâchés de se trouver dans cette galère, à s'en retirer à petit bruit. Plusieurs frères des plus valeureux avaient fait quelques prisonniers, ils les conduisirent au comité de sûreté générale, qui ordonna leur liberté, motivée sur ce que les sociétés populaires n'ont pas le droit de mettre des citoyens en arrestation. On connaît la séance suivante, qui fut la dernière, qui fut à peine commencée, et éprouva un nouvel assaut sur lequel des représentans du peuple ne vinrent que pour sembler le protéger, en ne disant pas le mot aux aggresseurs, tandis qu'ils intimèrent à la société de lever sa séance. On connaît également le décret du 22 qui ferme la salle. Ainsi les Jacobins semblent punis pour avoir été insultés et outragés. Ainsi pour eux semble s'être réalisé le proverbe : *Les battus payent l'amende.*

Nous avons dit qu'il n'y avoit qu'à rire des

Jacobins, et de leur mésaventure. Mais que peut-être les principes violés à leur occasion devaient être sérieusement revendiqués. En effet quant à la société particulière des Jacobins, je crois pouvoir démontrer assez clairement qu'elle n'est point à regretter, qu'elle avoit contracté un esprit de secte qui ne pouvoit que la rendre très dangereuse, et nullement utile.

Robespierre, son fondateur, a prononcé sa sentence dans le tems qu'on peut le soupçonner de n'avoir eu que des vues droites. Il écrivoit au mois de juin 1792, page 236 du Défenseur de la Constitution, ces paroles : » Les sociétés patriotiques sont perdues, dès qu'une fois elles deviennent une ressource pour l'ambition et pour l'intrigue. »

N'étoit-ce pas positivement à ce point de décadence qu'étoit parvenue dans ces derniers tems la société jacobite ?

Après s'être déclarée en révolte ouverte, de concert avec son vénérable chef, dans la nuit du neuf au dix Thermidor, pour esquiver le châtimement dû à sa complicité, elle s'est repliée jésuitiquement sur la mauvaise excuse

que ce n'étoit point-elle qui rébellionnoit dans cette nuit remarquable, mais bien des brigands qui, comme le Geai de la fable, s'étoient revêtus de ses plumes, et avoient, par une métamorphose ingénieuse, étonnante, tenant du prodige, affublé le costume, emprunté la figure, le geste, la voix, le génie et l'éloquence, escamoté la clef du local, et pris possession de la sonnette, des paisibles sociétaires; qui, dans ce moment, étoient on ne sçait où, et n'avoient point songé à se réunir. Mais ce faux-fuyant ridicule et mal-adroit n'en imposa à personne. Tout le prestige se réduisit à laisser chacun persuadé, que les brigands du neuf thermidor, n'étoient autres que les maîtres de la maison. Cependant les bons-frères, croyant ou feignant de croire que leur grosse ruse avoit fait fortune agirent comme s'ils étoient surs d'avoir persuadé aux autres, qu'ils n'avoient point assisté leur grand-prêtre à ses derniers moments, qu'aucune larme par eux n'avoient été versées sur sa tombe, et qu'il n'existoit aucun projet de faire survivre sa doctrine.

La politique de l'hypocrisie commanda en conséquence de jeter publiquement en l'air

quelques exécutions de tems en tems sur la mémoire de Maximilien et de ses principes, afin de paraître à l'unisson de tous les Français qui maudissaient le monstre et sa morale; tandis qu'en secret le mot de l'ordre était de redoubler d'efforts non seulement pour maintenir cette morale, mais pour donner, s'il était possible, un degré de tension de plus au ressort de la torpeur. C'est ainsi que les voûtes de la société-mère étaient parfois étonnées d'entendre s'échapper ces mots : *l'infâme Robespierre*, tandis que mille adresses, qu'on avait fait arriver des sociétés-filles, ne contenaient que la répétition : » Depuis le 9 thermidor, l'aristocratie, le modérantisme, lèvent la tête, les patriotes sont opprimés : nous demandons le maintien du gouvernement révolutionnaire dans toute sa latitude. » Jamais l'activité de la correspondance des Jacobins n'avait parue telle, et le volume doublé du *Journal de la Montagne* suffisait encore à peine pour contenir l'immensité des vœux des clubs affiliés, prononcés en faveur de la conservation du régime terrible. Ces déclarations innombrables étaient une véritable

guerre polémique contre la Convention, et devaient lui paraître comme le prélude et comme autant de manifestes d'une guerre de fait qu'on se préparait à lui livrer. Par cette foule de pétitions adressées aux Jacobins, mais livrées à la publicité la plus complète, c'était faire entendre implicitement aux délégués du peuple :

« Vous venez d'avoir la criminelle audace de mettre à mort notre chef et ses premiers lieutenants. Nous sommes ses officiers de brigades, disséminés sur tous les points de la République. Il avait reconnu en nous les dispositions propres à faire prospérer un système bien avantageux, puisqu'à sa faveur nous engraissons tous du sang de l'aristocratie. Les maximes que vous voulez substituer aux siennes en offrent précisément le contraste. La condamnation que vous prononcez sur le dogme, annonce assez votre intention de condamner aussi ceux qui en furent les propagateurs, et qui assurèrent les premiers succès. Votre système, disparâte du nôtre, est notre jugement certain, et déjà la presque universalité des familles que nos mesures
révolutionnaires

révolutionnaires avaient atteintes, s'élèvent avec impunité vers nous et osent nous accabler, sans trop de déguisement, des murmures d'une indignation menaçante. Déjà quelques mains sacrilèges ont même osé saisir et priver de la liberté des patriotes terroristes, distingués par leur zèle et leur intelligence. Ces indices sont pour nous un trop sur présage du sort que l'on prépare à tous les instrumens du plan vaste du grand Maximilien. Mais sachez que nous sommes là, toute armée entière, toute debout et disposée à faire repentir la faction téméraire qui, à notre voix, ne voudrait pas agir avec plus de force que jamais, le mouvement salutaire qui seul peut purifier le corps politique, et l'amener sain et vigoureux au port de la révolution. »

Le sénat comprenait parfaitement ce langage, quoi qu'expliqué d'une manière moins éclairée que je ne viens de le rendre. Il sentit que l'esprit de cette correspondance profusément publiée se réduisait à être la satire du système de clémence et de justice que les mandataires du peuple eurent trop tard la force d'embrasser. Cette satire, pullulée dans tous les coins, et soutenue avec tout le zèle qu'on connaît aux nombreux sectateurs du feu prophète, pouvait faire éclater tout à coup la plus dévorante hérésie, et exposer la république à la domination et aux fureurs des disciples de la religion de sang. Je suis de bonne foi, et ce n'est point ici

que je déclamerai contre le sénat quand , en pesant mûrement ces circonstances , je reconnais de quelle importance il était qu'il prit de grandes mesures. J'ai blâmé au premier aspect le décret sur les sociétés populaires , que j'ai cru , comme je le cro's encore , en principes , attentatoire aux droits de l'homme et à la constitution qui garantit l'existence de ces sociétés : mais je sais aussi que *le salut du peuple est la suprême loi*. Il importait et il était urgent de défendre d'un seul coup tous les ressorts d'une machine utile et bien instituée , mais devenue vicieuse et dangereuse , et menaçant d'un prochain résultat explosif et désastreux. On crut que pour consommer cette opération , il suffisait de couper le fil des correspondances et affiliations de la mère-société. On vit qu'on s'était trompé en ce qu'elle trouva facilement les moyens d'éluder la loi. On prit d'autres mesures et on fit bien.

Mais ce que je n'aurais pas voulu , c'est qu'une Convention nationale , les mandataires d'un grand peuple , recourussent pour une pareille mesure , à des moyens escobards , petits clandestins , pusillanimes. Pourquoi un état ne fait-il pas tout avec grandeur , dignité , force ? Qui doute par qui tout fut disposé et conduit pour la dissolution des Jacobins ? Mais pourquoi avoir en cela l'air d'intrigailleurs , qui , avec des moyens obscurs et je dis presque de trahison , honorent la défaite de leurs ennemis , et donnent aux pre-

miers l'apparence d'une puissance foible , tremblante devant une puissance forte , et obligée par conséquent de recourir à la ruse. Je n'aime pas non plus que pour accoutumer insensiblement aux coups portés aux sociétés populaires , on eût commencé à opprimer celle électorale qui , ne revendiquant que les droits du peuple , était dans un cas diamétralement opposé à celui des Jacobins , qui depuis le 9 thermidor , ne dirent jamais un mot de ces droits. Je n'aime pas enfin que Fréron , rayé de la société de thermidor d'une manière qui n'a pu que beaucoup l'honorer , n'ait paru emboucher la trompette journalière que pour faire lever la meute des ennemis du Jacobinisme , et ne se soit mis en avant que pour sembler venger sa cause personnelle.

Quoi qu'il en soit , la Convention n'a pas tout fait en détruisant la Jacobinière de Paris. Elle doit porter la serpe correctrice sur ses ramifications , et réasseoir , sur leurs véritables bases , les sociétés populaires.

Lafayette , au mois de Juin 1792 , publiait , sur les clubs Jacobins , des observations qui étaient calomnieuses dans ce tems là , et qui , appliquées aujourd'hui , seraient on ne peut plus judicieuses , d'après tous les abus dont l'esprit Robespierrieste les a infectées.

Organisée , (disait le général Mottié) comme un empire à part dans sa métropole et dans ses affiliations , cette secte forme une corporation distincte au milieu du peuple fran-

çais, dont elle usurpe les pouvoirs, en subjuguant ses représentants et ses mandataires.

Le blondin des deux mondes ne censurait les sociétés populaires, qui ne s'écartaient guères alors du but louable de leur institution, et qui étaient à peu près tout ce qu'elles pouvaient être; il ne les censurait, dis-je, que parce qu'elles gênaient sa chère cour royale pour laquelle il eut bravé le feu et l'eau; et son assertion que l'influence de ces sociétés subjuguait les mandataires, n'était vraie qu'à l'égard de ceux qui, comme lui, étaient prostitués à la gente monarchique.

Aussi Maximilien Robespierre, qui, sans qu'on admette qu'il eut dès-lors prévu le grand parti qu'il aurait à tirer de l'institution clubiste, s'en montra toujours le très chaud défenseur; aussi, ai-je dit, rembarra-t'il de la bonne sorte le héros au cheval blanc, avec les raisons, excellentes alors, que l'on va voir rapportées.

» Quel absurde galimathias, dicté à la fois par la sottise et par la mauvaise foi, pour dire qu'il existe, dans toutes les parties de l'empire français, des citoyens de toutes les conditions, sans aucunes autres liaisons entre eux, qui, en vertu du droit que la constitution leur donne, se rassemblent quelque fois par semaine, dans un lieu déterminé, avec le public, pour s'instruire mutuellement des événements qui intéressent le salut de la patrie et de la liberté, dont le régime n'est autre chose, que les règles

nécessaires , pour conserver quelque ordre dans une réunion d'hommes , quelle qu'elle soit , et pour ne point admettre dans leur sein les ennemis de la révolution ; dont l'unique objet est le maintien de la constitution et de la liberté ; le seul pouvoir , celui de l'opinion ; qui correspondent quelquefois avec les autres sociétés du même genre notamment avec celle qui existe dans la capitale , et cela d'une manière très imparfaite et très inactive , pour propager les lumières , publier les faits qui importent au salut de la commune patrie ; mais qui , pour cela même , déplaisent infiniment à tous les mauvais citoyens , à tous les mandataires corrompus , et à tous les chefs de faction. » *Défenseur de la constitution* , N^o. 7 , page 320..

Eh ! sans-doute , voilà le tableau juste et exact des sociétés populaires dans le tems de leur pureté ; mais que celui qui en fut le peintre , sut bien-tôt les faire dégénérer ! Il faut en voir l'image tracée par un autre pinceau , à l'époque de leur corruption :

« Une ruse assez bien combinée de sa part (Robespierre) , fût l'élévation d'une société rivale de la convention , qu'il avait investie du crédit de l'opinion publique , et dont il avoit étendu les bras sur tous les points de la république. Dominateur exclusif de cette société dont il avoit réglé les principes et la conduite , et où il établit un scrutin épuratoire , pour en assurer la composition conformément à ses vus , il s'en servoit à son gré pour l'exécution

de ses projets, sans en paroître l'auteur. Toute proposition avancée par lui ou par ses émissaires recevoit une première sanction dans le sein de cette société, et devenoit infailliblement un décret que la majorité des représentans du peuple rendoit nécessairement, puisqu'elle ne pouvoit donner un avis contraire à celui de la société dont-ils étoient membres, sans courir les risques de leur exclusion, aussi humiliante à leurs yeux que celle de la convention, quoique cette dernière eut le type légal de la souveraineté du peuple. Cet adroit usurpateur, après avoir mis au nombre des loix révolutionnaires la création des sociétés populaires où il distribuoit l'argent, et qu'il avoit soumises à la surveillance de la société mère, étoit même parvenu à rendre l'affiliation indispensable à tout député qui vouloit conserver son crédit et la confiance de ses commettans. L'opinion publique, ainsi concentrée et légalisée dans une association dont il étoit le régulateur, il avoit entre les mains l'arme la plus puissante dont se soient jamais servi les tyrans, cette massue du peuple qui étoit à ses ordres.

» En effet, la voye la plus sûre pour rendre la tyrannie invincible, c'est l'opinion publique : et toute la politique d'un tyran, consiste dans les moyens de la captiver. Or ceux de Robespierre, étoient certains en la resserrant dans un cercle dont il avoit chaque jour le loisir de parcourir les rayons, et d'en déterminer

les mouvements. » *Extrait d'un ouvrage qui va paraître.*

Voilà bien le miroir le plus fidèle, de ce qu'étoit devenue l'institution Jacobite. On voit qu'en la laissant subsister, pour en voir résulter les mêmes maux que sous la direction de Robespierre, il ne lui faudrait qu'un mauvais copiste, et dans un si grand nombre de disciples que son école a formés, il ne seroit pas étonnant qu'il s'en trouvât plus d'un. Je vois avec inquiétude l'innombrable troupeau de ces mêmes disciples disséminés dans toutes les sociétés filles, dans tous les comités révolutionnaires, dans toutes les agences, dans toutes les administrations; je vois avec alarme tous ces partisans de son furorisme, qui se sont signalés par la qualité de signataires d'adresses à la société-mère en faveur du maintien de la terreur. Voilà pourquoi j'ai avancé qu'il seroit utile de porter la serpe correctrice, sur toutes les ramifications de cette dernière. Ce n'est pas à dire qu'il faille supprimer les sociétés populaires, il faut au contraire, les perfectionner, les réasseoir sur leurs bases naturelles, présentes par la déclaration des droits, et l'acte constitutionnel. Quelles sont ces bases? L'espace est ici trop resserré, pour que je les détaille; ce sera le sujet d'un autre travail. J'effleurerai seulement qu'il faut que les sociétés du peuple aient une organisation, qui les fasse effectivement répondre à ce nom; qu'elles doivent être les aséuans où se mûrisse l'opinion publique.

que je ne sais pas distinguer de l'opinion du peuple, opinion qui doit être réelle, naturelle, dégagée de toute influence, l'expression des véritables besoins, des véritables vœux de la masse et non d'une confrérie, d'une corporation : qu'il y ait encore cependant un foyer quelconque où ses vœux puissent aboutir, et être surement manifestés ; qu'ils remplissent leur véritable objet, qui doit être une utile et libre censure sur les actes de la législation et de l'administration ; que cette censure ne puisse point être éludée par l'admission, pour y concourir, des surveillés avec les surveillants, des censurables avec les censeurs : car, malgré certains législateurs, il faut cette censure publique, il faut une opinion publique, indépendante de l'impulsion du sénat, capable d'opposer un sûr contrepoids aux atteintes dont il n'est pas sacrilège de supposer la possibilité que le sénat veuille porter aux droits et à la souveraineté du peuple ; et où l'opinion publique ne serait que celle de l'autorité, l'homme libre n'y pourrait voir que despotisme. Que la Convention nationale se hâte donc d'établir sur ses vraies bases, le droit de censure et d'écarter cette fausse maxime qu'elle a semblé admettre, qu'à elle seule appartient le privilège de former l'opinion publique ; car sans cela elle ferait dire qu'elle n'a encore renversé le jacobinisme que pour affermir, dégagée de tous obstacles, sa domination, et pour donner à la France, des chaînes républicaines.

GRACCHUS BABEUF.

De l'Imprimerie de FRANKLIN,
rue de Cléry, n°. 75.



